

ERYTHEIA

REVISTA DE ESTUDIOS BIZANTINOS Y NEOGRIEGOS

39 - 2018



SEPARATA

ÍNDICE

A. CALAHORRA BARTOLOMÉ, El marfil de Tréveris: una iconografía clave en el contexto de la propaganda político-religiosa del Triunfo de la Ortodoxia .	9
D. KRAUSMÜLLER, Affirming and Undermining Saintly Status: On the Different Uses of the Parable of the Sowing Man in Theosterictus' <i>Life of Nicetas of Medikion</i> and Methodius' <i>Life of Theophanes of Agros</i>	55
D. KRAUSMÜLLER, A Patchwork Rule: The Machairas <i>Typikon</i> and Its Sources .	67
A. R. ÁVILA, La sátira de Teodoro Pródromo <i>Contra un viejo de barba larga</i> : una polémica sobre la sabiduría en la Bizancio del siglo XII	85
J. M. FLORISTÁN, El crisóbulo de Andrónico II Paleólogo en favor de Gregorio Meliseno (1296) [Dölger, <i>Reg.</i> 2189]	113
J. M. FLORISTÁN, El estamento nobiliario bizantino y su incorporación a la sociedad del Antiguo Régimen: los casos de las familias Sebasto y Meliseno-Comneno	143
S. CARBONELL MARTÍNEZ, Pronunciación hispano-erasmiana vs. pronunciación griega: razones didácticas y emocionales	181
D. M. MORFAKIDIS MOTOS, El diplomático Eduardo Badía y Ortiz de Zúñiga y su análisis sobre la construcción de la identidad nacional neohelénica (1869-1870)	195
M. Γ. ΣΕΡΓΗΣ, Καλινίτσα: ένα πανάρχαιο θρακικό δρώμενο. Η ερμηνεία των ασμάτων της και η κοινωνική τους λειτουργία	239
M. Γ. ΒΑΡΒΟΥΝΗΣ, Ελληνική λαϊκή λειτουργική ζωή και νεωτερικές αναπροσαρμογές	265
P. YANNOPOULOS, La présence étymologique et sémantique du grec classique et du grec byzantin dans le néogrec: Les cas des βάνουσος, λαίμαργος, σαρίκι	281
I. GÓMEZ LAGUNA-E. LEONTARIDI, Clasificación semántico-estructural de las preposiciones del griego moderno desde la perspectiva del análisis componencial	293

La présence étymologique et sémantique du grec classique et du grec byzantin dans le néogrec: Les cas des βάνανσος, λαίμαργος, σαρίκι

Panayotis YANNOPOULOS
Université Catholique de Louvain - FLETR
p.yanno@hotmail.com

RÉSUMÉ : L'étymologie des mots βάνανσος, λαίμαργος, σαρίκι proposée lors d'une émission radiophonique doit être revue. Si l'étymologie des deux premiers est incontestablement grecque, le troisième remonte à la langue arabe. Du point de vue sémantique, λαίμαργος n'a pas évolué ; βάνανσος sous l'influence de la législation romaine et la réalité sociale byzantine est tombé en grec moderne dans le sens 'brutal' ; σαρίκι désigne le couvre-chef des clercs musulmans et il n'a rien à faire avec la couronne du César de l'époque byzantine.

MOTS CLÉS : *artes sellulariae, artes sordidae*, couronne du César, étymologie, évolution linguistique, fourneau, gourmet, grec classique, grec byzantin, insatiable, langue turque, morphologie, ouvrier du métal, sémantique, vilains.

ABSTRACT: The etymology of βάνανσος, λαίμαργος, σαρίκι proposed during a radio broadcast is wrong. The first two words are uncontestedly of Greek origin; the third is of Arab etymology. From a semantic point of view λαίμαργος has not evolved; βάνανσος, under the influence of Roman law and Byzantine social reality, has evolved in Modern Greek to the meaning 'brutal'; σαρίκι refers to the headdress of the Muslim clerk and has nothing to do with the crown worn by the Byzantine Caesars.

KEYWORDS: *artes sellulariae, artes sordidae*, Caesar's crown, etymology, linguistic evolution, furnace, gourmet, Classical Greek, Byzantine Greek, insatiable, morphology, metal worker, semantics, Turkish language, villeins.

Durant les années 1980, le deuxième programme de ERT3 (Radiotélévision Hellénique) qui émettait depuis Thessalonique sur la Fréquence Modulée 9,58 avait invité Ch. Tsolakis, professeur de linguistique à l'Université de Thessalonique, pour une série d'émissions ayant pour sujet la langue grecque. Les textes de ces émissions ont paru en 1999, en deux volumes, sous le titre : *Τη γλώσσα μου έδωσαν ελληνική*¹. Dans la partie intitulée *Οι σημασίες των λέξεων* du Ier volume, l'auteur analyse le cas de mots qui «χειροτερεύουν». Sous ce terme, plutôt mal choisi, sont compris les mots qui, ayant au départ une portée sémantique neutre, sont porteurs en grec moderne d'une charge sémantique négative. Pour étayer son analyse, l'auteur donne comme exemple les mots *αγαθός, ευήθης, πονηρός, μοχθηρός, άθλιος, πανούργος, μογερός, βάνανσος*. Or, les explications concernant l'évolution, tant phonologique que sémantique, du mot *βάνανσος*² doivent, à mon avis, être revues.

Dans la même partie, sous le titre *Κύμα κύμα και τσίμα τσίμα*, l'auteur tente une étude étymologique du mot *λαίμαργος*³, qui en réalité n'est qu'une reprise de l'étymologie proposée par M. Parlamas⁴. Enfin, dans la même partie et sous le titre : *Όπου το καισαρικόν γίνεται σαρίκι*, l'auteur adopte, sans creuser davantage, une étymologie facile pour le mot *σαρίκι*⁵.

Depuis de longues années, je comptais faire un certain nombre de remarques concernant ces trois cas ; j'ai même mené à ce propos une recherche préliminaire, dont j'ai présenté les conclusions aux membres de la Société Belge d'Etudes Néohelléniques. Cette communication n'ayant pas été publiée, puisque la Société en question ne dispose pas de publications, elle est longtemps restée dans mes tiroirs, ainsi que les résultats plus détaillés de ma recherche préliminaire. Puisqu'il y a toujours un temps pour toute chose, j'ai repris ce matériel et élargi la recherche, dont je présente ici les résultats.

¹ Ch. Tsolakis, *Τη γλώσσα μου έδωσαν ελληνική*, vol. I⁴, Θεσσαλονίκη 2000; vol. II, Θεσσαλονίκη 1999. Toutes nos références se faisant au premier volume, seules les pages seront dorénavant citées.

² Tsolakis, p. III.

³ Tsolakis, pp. II6-II7.

⁴ M. Parlamas, *Από τη ζωή των λέξεων*, Αθήνα 1986, pp. 30-31.

⁵ Tsolakis, pp. II4-II5.

I. BANAYΣOΣ

L'origine étymologique du mot est bien connue : il dérive du mot βαῦνος (ὀ) ou βαυνός (ὀ), signifiant 'four, fourneau', ou en grec κλιβανος, κάμινος, comme le signale déjà le lexique byzantin de la Souda, formé au Xe s.⁶ Ch. Tsolakis renvoie à ce lexique et ne s'occupe plus de l'origine étymologique du mot⁷ ; d'autre part, G. Babiniotis indique le substantif βαῦνος comme étant d'étymologie inconnue⁸. Or, H. Liddell et R. Scott sont explicites : le mot βαῦνος dérive du verbe (plutôt rare) αῦω, signifiant 'allumer', cfr. le néogrec ανάβω, qui en grec ancien avait initialement la forme ἀναύω⁹. Pour tous les chercheurs, la première signification du mot βάνανσος était celle de 'travailleur au fourneau', le fourneau étant soit celui du métallurgiste, soit celui du céramiste¹⁰.

Durant la période classique, le champ sémantique du mot s'était déjà élargi, puisqu'il servait à désigner les travailleurs des fabriques et des ateliers, par opposition à ceux qui travaillaient dans les champs, les agriculteurs¹¹. Cette même distinction sémantique est d'ailleurs repérable en latin, où l'occupation dans une fabrique était qualifiée d'*ars sellularia*, les ouvriers industriels travaillant assis. Toutefois, malgré l'élargissement de son champ sémantique, le mot βάνανσος n'a pas eu, à l'époque classique, de portée sémantique négative. Il est vrai, comme le notent Ch. Tsolakis et bien d'autres, que les ouvriers manuels, et les producteurs en général, comptaient pour des citoyens de seconde classe¹².

⁶ Th. Gaisford, *Σουίδαξ. Suidae Lexicon*, complété par G. Bernhardt, Halle 1853, I, col. 945.

⁷ Tsolakis, pp. 116-117.

⁸ G. Babiniotis, *Λεξικό της Νέας Ελληνικής Γλώσσας*, Αθήνα 1998, p. 351, lemme βάνανσος. Le même auteur, *Ετυμολογικό λεξικό της νέας ελληνικής γλώσσας*, Αθήνα 2011², p. 254, lemme βάνανσος, est moins clair : il assigne au mot seulement une origine grecque ancienne, sans aucune autre remarque étymologique.

⁹ H. Liddell et R. Scott, *Μέγα λεξικόν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης*, édition grecque enrichie par Ch. Moschos, Ἀθήναι 1907, I, p. 452. Le verbe ne doit pas être confondu avec le verbe αῦω (avec un esprit doux) qui signifie 'crier, parler'. Signalons que Th. Gaisford, *Etymologicon Magnum*, Oxford 1848, p. 187, sous le lemme βάνανσος, note que le mot provient de βαῦνους αῦειν, avec un esprit doux pour le verbe, qui doit sans doute être attribué à une erreur de typographie.

¹⁰ D'ailleurs, la Souda, cf. note 6, est claire : «βάνανσος : πᾶς τεχνίτης διὰ πυρὸς ἐργαζόμενος». H. Stephanus (H. Estienne), *Thesaurus Graecae linguae*, rééd. Gratz 1954, II, col. 104-106, sous le lemme βάνανσος, copie en réalité la notice de la Souda.

¹¹ Liddell et Scott, I, p. 479, lemme βάνανσος, attesté aussi sous la forme de βαῦνανσος.

¹² Tsolakis, p. 111. Sont du même avis Babiniotis, *Ετυμολογικό λεξικό*, p. 254, lemme βάνανσος, qui souligne que de nombreuses professions de ce type ne convenaient pas aux citoyens libres, et K. Daghitsis, *Ετυμολογικό λεξικό της νεοελληνικής*, Αθήνα 1978, p. 109, lemme βάνανσος, qui réduit

Car les activités convenant aux citoyens libres étaient la politique, l'armée, la philosophie et les beaux-arts, particulièrement les arts protégés par les Muses. Le secteur de la production incombait à la masse anonyme et aux esclaves. Fatalement, les *βαναυσικαὶ τέχναι* sont donc devenues synonymes de bassesse sociale.

Le mot acquit sa pleine charge sémantique vers la fin de la période hellénistique, voire au cours des période proto et méso byzantines. Ces deux dernières périodes sont rarement considérées par les chercheurs, raison d'être de la présente notice. La dernière phase de la période hellénistique, autrement dit la période patristique ou paléochrétienne, relève du point de vue historique de l'histoire de l'empire romain. Or, des événements d'une portée universelle, tels que la mondialisation de la *koïnè*, la *pax romana*, les invasions barbares et la propagation du christianisme, ont influencé l'évolution linguistique des populations hellénophones. Ainsi, certaines réalités sociales prévues par la législation romaine devaient avoir leur équivalent dans la langue grecque. La législation romaine distinguait les activités productives en deux catégories : les *artes sellulariae* et les *artes sordidae*. Les seconds ne convenaient pas aux citoyens romains ; ils étaient réservés aux esclaves, aux affranchis ou aux personnes libres non Romaines au plus bas de l'échelle sociale. Les autres étaient destinés aux personnes libres qui n'étaient citoyens romains, jouissant d'une situation sociale basse et ne disposant pas d'une formation particulière. En grec, les uns comme les autres étaient considérés comme des *βαναυσικαὶ τέχναι*, c'est-à-dire des occupations propres aux couches sociales très basses. Les Pères de l'Église utilisent donc le mot *βάνανσος* tantôt avec la signification professionnelle du terme, tantôt pour désigner une personne non civilisée et socialement insignifiante¹³.

Sous l'empire byzantin –transformation historique de l'empire romain–, la situation sociale n'a changé que superficiellement. L'attribution par l'empereur Dioclétien de la citoyenneté romaine à tous les habitants de l'empire et l'influence du christianisme ont fait que le cadre législatif établissant les distinctions sociales s'est assoupli et parfois aboli, mais dans la réalité ces

toutefois le champ sémantique du mot en admettant qu'il désignait des ouvriers du métal, ou plus généralement les ouvriers manuels.

¹³ Cf. à titre d'exemple G. W. H. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford 1961-1965, I, p. 183, lemme *βάνανσος*.

distinctions sont restées intactes. Tout au long des périodes proto- et mésobyzantine, le terme βάνανσος est utilisé pour désigner un groupe professionnel concret (les ouvriers du métal), mais il est en même temps utilisé dans un sens purement moral, celui de la personne sans ascendants nobles, non civilisée et vulgaire¹⁴.

C'est notamment dans le domaine professionnel que le terme βάνανσος présente, au cours de l'histoire byzantine, un certain rétrécissement sémantique. Une partie considérable des personnes qui jadis étaient groupées parmi les βάνανσοι sont dorénavant qualifiées d'ἐργαστηριακοί ('corporation des ouvriers qualifiés des ateliers d'État')¹⁵ ; le groupe des κάπηλοι, c'est-à-dire des commerçants, s'en était d'ailleurs détaché. Ces deux derniers groupes, bien qu'ils travaillent manuellement, ont acquis un rôle social important dans le cadre de la société byzantine et ne sont plus de ce fait qualifiés de βάνανσοι. Dans les sources narratives, le mot βάνανσος n'est donc plus utilisé pour désigner les *artes sellulariae* romains, mais pour qualifier une personne sans emploi stable ou sans aucune qualification. Ainsi, le futur empereur Léon III est-il qualifié de βάνανσος car, durant sa jeunesse, il gagnait sa vie en effectuant avec son âne de petits transports pour le compte de tierces personnes¹⁶.

C'est aussi pendant la période protobyzantine que le terme μίσθιος fait son apparition ; il s'agit d'un terme d'origine testamentaire, pour désigner le personnel de service travaillant dans les maisons de riches qui ne possédaient pas d'esclaves. Vu que le prix d'acquisition d'un esclave durant la période byzantine est monté d'une manière incontrôlée, seuls les très riches pouvaient encore disposer d'esclaves. Les autres devaient se contenter de μισθίους, c'est-à-dire de citoyens libres rémunérés¹⁷. Les sources byzantines parlent rarement des

¹⁴ Cf. à titre d'exemple *Chronicon Paschale*, éd. L. Dindorf, Bonnae : Weber, 1832 [CSHB], p. 712 ; *Theophanis Chronographia*, éd. C. de Boor, Lipsiae : Teubner, 1883, pp. 377 et 449 ; *Nicephori patriarchae Chronographia brevis*, dans : *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani opuscula historica*, éd. C. de Boor, Lipsiae : Teubner, 1880, p. 44 ; *Ioannis Zonarae Epitome historiarum*, éd. I. Dindorf, Lipsiae : Teubner, 1868-1875, II, p. 356.

¹⁵ Concernant les ouvriers des ateliers d'État durant la période mésobyzantine et leur situation sociale, cf. P. Yannopoulos, *La société profane dans l'empire byzantin des VIIe, VIIIe et IXe siècles*, Louvain 1975, pp. 227-232, avec références aux sources.

¹⁶ Cf. *Vie et miracles de notre père le saint Eustratios*, éd. A. Papadopoulou-Kerameus, dans *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας*, St. Pétersbourg 1891-1898, IV, p. 390.

¹⁷ Ce terme se trouve dans le Nouveau Testament (parabole de l'enfant prodigue) avec la même signification. Pour la période byzantine, les personnes μισθιοι sont aussi mentionnées dans les sources sous le nom de ὑπηρέτης et de ὑπουργός ou ὑπουργών, cf. Yannopoulos, *La société profane*, p. 200.

μισθίους ; et quand elles en parlent, elles n'utilisent pas le verbe *ἐργάζομαι*, mais le verbe *δουλεύω*, au sens d'accomplir un service rémunéré qui normalement incombait à un esclave¹⁸. Les *μισθιοι* ne comptaient pas parmi les *βάνανσοι*. Quant au terme *βάνανσος*, il continuera pendant de longs siècles à désigner celui qui devait vivre en effectuant une forme d'activité sordide et déshonorante, mais le mot est de plus en plus utilisé dans un sens moral. L'adoption par les Byzantins, dès le XI^e siècle, de modèles professionnelles et de standards sociaux occidentaux, processus qui s'accélère avec la dislocation de l'empire en 1204, a fait tomber l'ancienne terminologie byzantine aux oubliettes. Ainsi, à partir du XIII^e siècle, les travailleurs manuels seront qualifiés de «vilains» (*βιλλάνοι* = insignifiants, vulgaires) ; de ce fait, le terme byzantin *βάνανσος* ne restait plus dans la langue que dans un sens adjectival, pour qualifier une personne de manière morale, et non plus professionnelle.

2. ΛΑΙΜΑΡΓΟΣ

Concernant les mots classiques *λαίμαργος* ('gourmand') et *λαιμαργία* ('gourmandise'), Ch. Tsolakis adopte, comme signalé ci-dessus, l'étymologie de M. Parlamas, selon laquelle il s'agit de composés des mots *λαιμός* ('gorge') et *ἀλγῶ* ('souffrir, avoir mal')¹⁹. Le gourmand, selon cette étymologie, est quelqu'un qui souffre de la gorge. Ch. Tsolakis, tout comme M. Parlamas, ne précise pas s'il existe d'autres propositions quant à l'étymologie du mot. Or, cette étymologie se heurte à deux obstacles, l'un sémantique et l'autre phonologique.

Du point de vue sémantique, il faut analyser le contenu sémantique des deux composantes lexicales et leur relation avec la signification exprimée par le mot composé. Étant donné que le terme *λαίμαργος* n'a pas connu d'évolution, ni morphologique ni sémantique, de l'antiquité jusqu'à nos jours, il est logiquement inconcevable qu'il soit un composé des mots *λαιμός* et *ἀλγῶ*. Quelqu'un qui a mal à la gorge mange en général de petites quantités ; sauf à accepter que sa gorge lui fait mal à cause d'une consommation excessive de nourriture, hypothèse plutôt improbable pour un mot composé.

¹⁸ Zonaras, III, p. 393.

¹⁹ Tsolakis, pp. 116-117.

La difficulté phonologique est beaucoup plus sérieuse. Ch. Tsolakis note que, dans le cas du mot λαίμαργορ, la lettre λ du verbe ἀλγῶ est devenue ρ (ἀλγῶ > ἀργῶ), changement qui, comme il le note, est courant en grec. Or, en fait, ce chargement n'est pas du tout courant en grec. Ch. Tsolakis lui-même ne trouve que deux exemples pour étayer sa théorie : ἀλμυρόρ > αρμυρόρ et κεφαλαλγία > κεφαλαργία, sans s'inquiéter de ce que ce second exemple n'est enregistré par aucun dictionnaire. Quant à αρμυρόρ, il est beaucoup plus courant sous sa forme αλμυρόρ que sous celle d'αρμυρόρ. Ces deux exemples mis à part, il existe encore un cas, celui de ἀδελφορ > αδερφορ, que l'auteur ne cite pas, pour des raisons qui nous échappent. Or, la structure profonde de la langue ne permet pas la transformation de λ en ρ dans les cas où une telle transformation pourrait provoquer des confusions sémantiques, en raison notamment de l'existence d'un autre mot coïncidant phonétiquement. Par exemple, le mot βλάχορ ne peut pas devenir βράχορ, ni le mot κλίμα se transformer en κρίμα, et encore moins le mot κλάμα devenir κράμα, ou le verbe ἀλγῶ devenir αργῶ, pour me limiter à ce nombre réduit parmi les dizaines d'autres exemples. Le mot λαίμαργορ n'est donc pas un composé des mots λαιμόρ et ἀλγῶ. D'ailleurs, les chercheurs les plus compétents s'accordent à dire que le mot est un composé des mots λαιμόρ et μάργορ²⁰. M. A. Bailly fait exception, en proposant que λαίμαργορ soit composé de λαιμόρ et ἀργόρ²¹, le deuxième ayant dans ce cas la signification de 'rapide, vite'²².

Venons-en donc à l'adjectif μάργορ, attesté depuis la période homérique ; dans l'Odyssee, le mot signifie 'insatiable, insatisfait'²³. Cette signification mise à part, le mot est aussi utilisé dans le sens de 'maniaque' et de 'furieux'. Or, dans le cas de λαίμαργορ, ainsi que dans le cas de son synonyme γαστριμαργορ, l'adjectif garde sa signification homérique. Cette signification a d'ailleurs survécu pendant des siècles puisque Nil d'Ancyre, qui vivait au tournant du IVe au Ve siècle,

²⁰ Cf. E. A. Sophocles, *Greek Lexikon of the Roman and Byzantine Periods (from B.C. 146 to A.D. 1100)*, Cambridge MA-London-Oxford 1914, p. 704, lemmes λαιμαργέω, λαίμαργορ, λαιμάσσω; P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1968, pp. 666-667, lemme μάργορ. Stephanus, VI, col. 42, lemme λαίμαργορ, ne donne pas l'étymologie du mot. Babiniotis, *Λεξικό*, p. 991, lemme λαίμαργορ, adopte la même étymologie, tandis que dans son *Ετυμολογικό λεξικό*, p. 756, lemme λαίμαργορ, il ajoute que le mot remonte à l'époque classique, car il est utilisé par Aristote. Daghisits, p. 457, lemme λαίμαργορ, note simplement que le mot est d'origine grecque.

²¹ M. A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris 1930, p. 1164, lemme λαίμαργορ.

²² *Ibid.*, p. 260, lemme ι. ἀργόρ. Selon M. A. Bailly (p. 1226) l'adjectif μάργορ provient du même adjectif, avec la même signification que λαίμαργορ.

²³ Liddell et Scott, III, p. 88, lemmes μαργάω et μάργορ; Stephanus, VI, col. 581-582.

utilise le verbe *μαργώνω* avec la signification de manger avec boulimie²⁴. Pour clore le sujet, ajoutons qu'il n'y a pas l'ombre d'un doute que *λαίμαργος* est celui dont la gorge reste insatiable quelle que soit la quantité de nourriture mise à sa disposition.

3. ΣΑΡΙΚΙ

L'origine étymologique du mot *σαρίκι* est parmi les plus discutables. Ch. Tsolakis adopte l'étymologie facile suivant laquelle il s'agit d'une évolution morphologique et phonétique du mot byzantin *καισαρίκιον*²⁵. C'est une opinion également acceptée, de manière plus ou moins nette, par d'autres historiens de la langue grecque. Selon cette hypothèse, la syllabe initiale *και-* étant comprise comme la conjonction *και*, est séparée du corps du mot. Le *σαρίκιον* qui est resté après la disparition du *και-* évolua morphologiquement pour devenir *σαρίκι*²⁶.

Cette étymologie laisse certaines questions sans réponse. D'abord, la chute de la syllabe initiale *και-*, prise pour conjonction, n'est pas un argument valable, car l'évolution phonétique des mots s'effectue au niveau oral de la langue vernaculaire et non pas au niveau de la langue écrite. Sinon, suivant la même logique, il ne pourrait plus y avoir de mots grecs commençant par *και-*. La chute de la syllabe initiale est attesté parfois en grec moderne, quand cette syllabe est une voyelle non accentuée, comme par ex. dans *ενοίκιο* > *νοίκι*. Toutefois, l'objection principale à cette étymologie n'est pas d'ordre phonologique.

Dans les sources byzantines, le mot *καισαρίκιον* est rarissime ; de plus, il n'est jamais attesté comme substantif, mais comme adjectif²⁷. La plus ancienne

²⁴ Nil d'Ancyre, dans *PG* 79, col. 1437C.

²⁵ Tsolakis, pp. 114-115.

²⁶ C'est M. Filintas, *Γλωσσονομία και Γλωσσονομία ελληνική*, Αθήναι 1927, III, p. 207, qui a proposé cette étymologie. Il est suivi par P. Andriotis, *Ετυμολογικό λεξικό της κοινής νεοελληνικής*, Θεσσαλονίκη 1983, p. 317, lemme *σαρίκι*, et par Babiniotis, *Λεξικό*, p. 991, lemme *σαρίκι*, qui expriment toutefois des réserves et n'excluent pas que le mot soit d'origine turque.

²⁷ Il est à noter que Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, réimpr. Paris 1943, cols. 542-543, n'enregistre pas le mot. À la col. 543, sous le lemme *καίσαρης*, il renvoie à Hésychius, selon qui le mot était d'origine latine et signifiait en grec *περικεφαλαία* ('casque'). Pour soutenir cette proposition, il cite un passage de Constantin Manasses, *Breviarium historiae metricum*, éd. I. Bekker, Bonnae : Weber, 1837 [CSHB], p. 79, ver. 1807-1809, où l'auteur note «ἄλλοι δὲ πάλιν λέγουσι τῆς κεφαλῆς τὴν κόμην / Ῥωμαίους λέγειν καίσαριν· Καίσαρ γοῦν ἐπεκλήθη / Γάϊος ὡς εὐπλόκαμος». Notons toutefois que Du Cange n'est pas original, car à cet endroit il copie littéralement Stephanus, IV, col. 819, lemme : *καίσαραι*.

citation repérée se trouve dans *la Chronique de Théophane*. Selon cette source, le dimanche de Pâques 2 avril 769, l'empereur Constantin V a promu au rang du César ses fils Christophe et Nicéphore. Après la cérémonie de la promotion, «τοῦ πατριάρχου ποιήσαντος τὴν ευχήν, καὶ τοῦ βασιλέως ἐπιθέντος αὐτοῖς τὰς τε χλαίνας καὶ τὰ καισαρῖκια περικεφάλαια»²⁸. C'est en outre Constantin VII Porphyrogénète qui décrit, dans son *Livre des Cérémonies*, le rituel de promotion d'une personne au rang de César ainsi que la cérémonie de son couronnement²⁹. Lors de la cérémonie, qui se passait toujours le dimanche de Pâques, l'empereur habillait et couronnait le nouveau César en utilisant les καισαρῖκια, que le patriarche avait déjà bénis. Constantin VII souligne que, parmi ces καισαρῖκια, on comptait «αἱ χλαμύδες μετὰ τῶν φιβλῶν καὶ τῶν περικεφαλαίων»³⁰. Sous le terme καισαρῖκια, les sources byzantines désignent le costume d'un César. Plus spécialement, par καισαρῖκιον περικεφάλαιον, ces sources désignent la couronne du César. Dans de rares cas où les Césars sont représentés dans le monnayage, ils portent le καισαρῖκιον περικεφάλαιον, un genre de couronne qui laissait la tête sans coiffe, et qui de plus n'était pas surmontée d'une croix, c'est-à-dire sans les symboles qui revenaient à l'empereur³¹.

Après ces explications, il est clair : a) qu'à l'époque byzantine, le mot καισαρῖκιον n'est pas un substantif ; b) que l'usage du mot est très rare et limité au cercle des auliques ; c) que le mot n'est pas attesté par les textes byzantins d'allure populaire, tels que les textes hagiographiques ; il n'est pas repris par les rédacteurs des lexiques byzantins, et il n'était pas d'usage commun³², condition

²⁸ Theophane, p. 444.

²⁹ *Constantini Porphyrogeniti imperatoris De ceremoniis aulae byzantinae*, éd. I. Reiske, Bonnae : Weber, 1829-1830 [CSHB], chap. 43, pp. 217-225.

³⁰ *Ibid.*, pp. 218-219.

³¹ Le couvre-chef du César est clairement gravé sur la monnaie d'or de l'émission spéciale d'Héraclius datée entre 630 et 638. Ces monnaies portent aussi bien le portrait de l'empereur Héraclius que celui de son fils cadet, nommé lui aussi Héraclius, investi du titre de César. Cf. A. R. Bellinger et Ph. Grierson, *Catalogue of Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks and in the Whittemore Collection*, II : *Phocas to Theodosius III (602-717)*, Washington D. C. 1968, pp. 274, 305-306, 378-379 ; Cécile Morrisson, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1970, pp. 273, 279, 295-296, 307, 309 et 313-315 ; P. Yannopoulos, *L'Hexagramme. Un monnayage byzantin en argent du VII^e siècle*, Louvain-la-Neuve 1978 [Publications d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'Université Catholique de Louvain, XI = Numismatica Lovaniensia, 3], pp. 19-21.

³² Il est à noter que le mot n'est pas enregistré par N. I. Kazazis et I. A. Karathanasis, *Επιτομή του Λεξικού της Μεσαιωνικής Ελληνικής Δημόδου Γραμματείας 1100-1669 του Εμμανουήλ Κριαρά*, I : A-K, Θεσσαλονίκη 2001, p. 499, signe clair que le mot n'a jamais fait partie de la langue populaire pour pouvoir évoluer phonétiquement.

sine qua non pour évoluer morphologiquement en *σαρίκι* –notamment de la manière proposée par les partisans de l’hypothèse déjà analysée plus haut–. Pour ces raisons, M. Andriotis note que, selon d’autres chercheurs, le mot *σαρίκι* provient du turc *sarik*³³; G. Babiniotis exprime aussi des réticences, en signalant que le mot provient soit de *καισαρίκιον*, après la chute de la syllabe initiale, soit du turc *sarik*³⁴. Quant au *Μέγα Λεξικόν* de D. Dimitrakou, il affirme que l’étymologie du mot est incontestablement turque³⁵.

Après ces remarques, une question se pose tout naturellement : qu’était-ce finalement que le *σαρίκι*? Au départ, le mot désignait le couvre-chef des clercs musulmans. Il est bien connu que l’islam, au moins durant sa phase initiale, ne disposait pas de clergé au sens chrétien du mot, puisqu’il n’y avait pas de culte à proprement parler ; les fidèles étaient seulement redevables d’un certain nombre de prières. Les clercs étaient simplement les lecteurs pendant les heures des prières et en même temps les gardiens de la loi sacrée, la *saria*, *šari‘ab* en arabe. C’est donc dans le contexte sémantique du mot *šari‘ab* qu’il faut chercher l’origine étymologique de *σαρίκι*, forme hellénisée du *sarik*, que la langue turque emprunta à l’arabe. Il serait complètement illogique et même provocateur de chercher une étymologie grecque byzantine pour le principal vêtement distinctif des clercs musulmans³⁶. Il est grand temps que cette étymologie entièrement gratuite et farfelue disparaisse.

Peut-être est-il superflu de le souligner, mais dans deux des trois cas analysés, le rôle de l’histoire de la langue dans le processus de l’évolution de mots grecs est plus qu’évident. Or, la majorité des linguistes Grecs proviennent de facultés universitaires d’orientation classique et philologique. La langue de la période byzantine reste une *terra incognita*, ce qui explique que les références relatives à cette langue, sa morphologie et sa structure grammaticale, sont plutôt rares. En même temps, tant la procédure que le processus de la créativité linguistique et les règles fondamentales qui géraient le parler quotidien durant cette période restent presque inconnus. Pourtant, le néogrec constitue une

³³ P. Andriotis, *Ετυμολογικό λεξικό της κοινής νεοελληνικής*, Θεσσαλονίκη 1983³, p. 317.

³⁴ Babiniotis, *Λεξικό*, p. 1590. Le même auteur, *Ετυμολογικό λεξικό*, p. 1249, lemme *σαρίκι*, note que le mot apparaît dans la littérature grecque médiévale tardive sous la forme *σαρίκιον*; à son avis le mot est d’origine turque.

³⁵ D. Dimitrakos, *Μέγα Λεξικόν τής Ἑλληνικῆς γλώσσης*, VIII, Ἀθήναι 1950, p. 6471, lemme *σαρίκι(ον)*.

³⁶ Selon le dictionnaire de D. Dimitrakos (cf. la référence précédente), *σαρίκι* désignait «τὸ ὑπὸ τῶν μωαμεθανῶν ἱερωμένων καὶ ἄλλων ἐπίσημων μουσουλμάνων περὶ τὸ φέσιον περιελισσόμενον λεπτὸν λευκὸν ὕφασμα».

forme évoluée du grec byzantin, non du grec classique ni même de la *koïnè* hellénistique. On devrait donc s'attendre à une plus grande familiarisation avec le grec byzantin et à une recherche plus active dans ce domaine, mais ce n'est pas le cas. Dès lors, orienter l'enseignement et la recherche universitaires vers le grec byzantin aussi peut non seulement ouvrir des nouvelles voies dans le secteur de l'étymologie, mais aussi contribuer au développement de la science linguistique.

Discusiones y reseñas

- C. G. CONTICELLO, *La Théologie byzantine et sa tradition I/1 (VIe-VIIe s.)* (por M. LÓPEZ SALVÁ), 325.— Maria Rosaria ACQUAFREDDA, *Un documento inesplorato: il pinax della Biblioteca di Fozio* (por Á. IBÁÑEZ CHACÓN), 329.— *Theodori Metochitae Carmina*, ed. Ioannis D. POLEMIS; *Theodore Metochites. Poems*, introduction, translation and notes by Ioannis D. POLEMIS (por P. BÁDENAS DE LA PEÑA), 331.— *Itineraria Orientis: Miguel CORTÉS ARRESE, Constantinopla. Viajes fantásticos a la capital del mundo; Voces de El Cairo* (por P. BÁDENAS DE LA PEÑA), 337.— B. HUGHES, *Estambul. La ciudad de los tres nombres* (por M. CORTÉS ARRESE), 345.— *Urbs Beata Ierusalem. Los viajes a Tierra Santa en los siglos XVI y XVII* (por M. CORTÉS ARRESE), 348.— *Gelasius of Caesarea. Ecclesiastical History. The Extant Fragments*, with an Appendix containing the Fragments from Dogmatic Writings (por José M. FLORISTÁN), 351.— *The letters of Theodoros Hyrtakenos*. Greek text, translation and commentary by A. KARPOZILOS and G. FATOUROS (por José M. FLORISTÁN), 355.— G. VESPIGNANI, *La memoria negata. L'Europa e Bisanzio* (por José M. FLORISTÁN), 357.— Álvaro GARCÍA MARÍN, *Historias del vampiro griego* (por J. ÁNGEL Y ESPINÓS), 360.— Eusebi AYENSA PRAT, *Στις εσχατιές της θάλασσας: Ισπανοελληνικές λαογραφικές συγκριτικές μελέτες* (por M. G. VARVUNIS), 368.— F. J. ORTOLÁ SALAS-E. AYENSA PRAT-E. LATORRE BROTO-A. GARCÍA MARÍN-A. DEL CAMPO ECHEVARRÍA (eds.), *Pedro Bádenas de la Peña. Έτσι σοφός πού έγινες (Sabio como te has vuelto). Selección de artículos* (por José SIMÓN PALMER), 372.— Κωνσταντίνος ΚΥΡΙΑΚΟΣ, *Επιθυμίες και Πολιτική. Η Queen Ιστορία του Ελληνικού Κινηματογράφου (1924-2016)* (por A. VALVERDE GARCÍA), 374.— Costas MAVRUDÍS, *La inmortalidad de los perros*, pról. de V. Fernández González, trad. de Á. Pérez González (por J. R. DEL CANTO NIETO), 376.— Ana CAPSIR, *Mil viajes a Ítaca. Una visión personal sobre Grecia* (por J. R. DEL CANTO NIETO), 379.— Pedro BÁDENAS DE LA PEÑA, *Cavafis. Selección de prosas* (por Fco. Javier ORTOLÁ SALAS), 382.— Dimitris TZIOVAS (ed.), *Greece in Crisis. The Cultural Politics of Austerity* (por H. GONZÁLEZ-VAQUERIZO), 385.—